Faut-il respecter la nature ?

1) allez regarder sur le site les définitions de notions suivantes :

la nature / la technique / le devoir

2) Quelques textes qui s'intéressent à la question.

Tout au commencement, les hommes étaient simples, comme la nature à ses débuts. Alors aucun trouble dans les mouvements naturels, aucun désordre venant des forces physiques. Le cours des saison était régulier, aucun être ne souffrait, pas de morts prématurées, ni théories ni sciences. Ce fut l'age de la parfaite unité et union de l'homme avec la nature et des hommes entre eux. Personne n'intervenait dans l'ordre naturel. Tout suivait son cours spontanément.

Cependant la décadence vint. Elle commença par les institutions de Soei Jenn et de Fou-Hi (production artificielle du feu, lois du mariage et de la famille), qui parurent un progrès, mais inaugurèrent la ruine de la simplicité et de la promiscuité première.

La décadence s'accentua au temps de Chenn Noung et de Hoang-ti (abandon de la vie nomade, agriculture, formation de l'État), le bien-être augmentant, mais au dépens de la spontanéité ancienne. Elle s'accentua bien davantage, quand Yao et Chounn, régnant, introduisirent l'amendement systématique (par les lois et les écoles), la pratique obligatoire d'un soi-disant bien conventionnel. C'en fut fait des mœurs primitives. Depuis lors les hommes substituèrent leurs théories à l'instinct inné, et la paix disparut de l'empire. Enfin le progrès des lettres et des sciences acheva d'éteindre ce qui restait de la simplicité naturelle, et remplit les esprits de distractions. Aussi tout n'est plus que désordre et perversion.

ZHUANG ZI

La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale et qu'il ne participe à aucun autre bonheur ou à aucune autre perfection que ceux qu'il s'est créés lui-même, libre de l'instinct, par sa propre raison. Donner à l'homme la raison et la liberté du vouloir qui se fonde sur cette raison, c'est déjà une indication claire de son dessein en ce qui concerne la dotation de l'homme. L'homme ne doit donc pas être dirigé par l'instinct, ce n'est pas une connaissance innée qui doit assurer son instruction, il doit bien plutôt tirer tout de lui-même. La découverte d'aliments, l'invention des moyens de se couvrir et de pourvoir à sa sécurité et à sa défense (pour cela la nature ne lui a donné ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement les mains), tous les divertissements qui peuvent rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence et aussi bien la bonté de son vouloir, doivent être entièrement son œuvre. La nature semble même avoir trouvé du plaisir à être la plus économe possible, elle a mesuré a dotation animale des hommes si court et si juste pour les besoins si grandi d'une existence commençante, que c'est comme si elle voulait que l'homme dût parvenir par son travail à s'élever de la plus grande rudesse d'autrefois à la plus grande habileté, à la perfection intérieure de son mode de penser et par là (autant qu'il est possible sur terre) au bonheur, et qu'il dût ainsi en avoir tout seul le mérite et n'en être redevable qu'à lui-même , c'est aussi comme si elle tenait plus à ce qu'il parvînt à l'estime raisonnable de soi qu'au bien-être.

KANT

Voyons si nous pouvons attacher un sens à la maxime prétendue pratique qui recommande de suivre la nature, c'est-à-dire ce qui se produit sans intervention humaine.

Tout le monde déclare pourtant approuver et admirer nombre de grandes victoires de l'art sur la nature:joindre par des ponts des rives que la nature avait séparées, assécher les marais naturels, creuser des puits, amener à la lumière du jour ce que la nature avait enfoui à des profondeurs

immenses dans la terre, détourner sa foudre par des paratonnerres, ses inondations par des digues, son océan par des jetées.

Mais louer ces exploits et d'autres similaires, c'est admettre qu'il faut soumettre les voies de la nature et non pas leur obéir ; c'est reconnaître que les puissances de la nature sont souvent en position d'ennemi face à l'homme, qui doit user de force et d'ingéniosité afin de lui arracher pour son propre usage le peu dont il est capable, et c'est avouer que l'homme mérite d'être applaudi quand ce peu qu'il obtient dépasse ce qu'on pouvait espérer de sa faiblesse physique comparée à ces forces gigantesques.

Par conséquent, tout éloge de la civilisation, de l'art ou de l'invention revient à critiquer la nature, à admettre qu'elle comporte des imperfections, et que la tâche et le mérite de l'homme sont de chercher en permanence à les corriger ou les atténuer.

J. S. MILL

Nous reconnaissons le niveau culturel élevé d'un pays quand nous constatons que tout y est soigneusement cultivé et efficacement organisé pour l'exploitation de la terre par l'homme, et que la protection de celui-ci contre les forces naturelles est assurée ; en un mot que tout y est ordonné en vue de ce qui lui est utile. En pareil pays, les fleuves aux crues menaçantes verraient leur cours régularisé, et les eaux disponibles amenées par des canaux aux points où elles feraient défaut. Le sol serait cultivé avec soin et l'on y sèmerait des plantes appropriées à sa nature ; les richesses minérales extraites assidûment du sous-sol y seraient employées à la fabrication des instruments ou des outils indispensables. Les moyens de communication y seraient abondants, rapides et sûrs, les bêtes sauvages et dangereuses exterminées, l'élevage prospère. (...)

S. FREUD

Notre technique pacifique elle-même, dont bénéficie quotidiennement l'humanité sur la planète, recèle en elle un potentiel de malheur — qui, pour n'être ni intentionnel ni soudain, n'en est pas moins sournois. Il accompagne en conséquence comme une ombre grandissante, les œuvres que cette technique a voulues, et dont elle a eu si souvent besoin.

Le choix plus simple qui consisterait à suspendre toute action nous est ici refusé, car nous devons poursuivre l'exploitation technique de la nature. Comment et dans quelles proportions, telles sont les deux seules questions qui subsistent; de même, celle de savoir si nous sommes maîtres de la nature ou si nous pouvons le devenir est-elle l'une des questions les plus graves en ce qui concerne la liberté humaine. Or tel est bien également l'objet de mes réflexions aujourd'hui.

Le danger qui nous menace actuellement vient-il encore du dehors ? Provient-il de l'élément sauvage que nous devons maîtriser grâce aux formations artificielles de la culture ? C'est encore parfois le cas, mais un flot nouveau et plus dangereux se déchaîne maintenant de l'intérieur même et se précipite, détruisant tout sur son passage, y compris la force débordante de nos actions qui relèvent de la culture. C'est désormais à partir de nous que s'ouvrent les trouées et les brèches à travers lesquelles notre poison se répand sur le globe terrestre, transformant la nature tout entière en un cloaque pour l'homme. Ainsi les fronts se sont-ils inversés. Nous devons davantage protéger l'océan contre nos actions que nous protéger de l'océan. Nous sommes devenus un plus grand danger pour la nature que celle-ci ne l'était autrefois pour nous. Nous sommes devenus extrêmement dangereux pour nous-mêmes et ce, grâce aux réalisations les plus dignes d'admiration que nous avons accomplies pour assurer la domination de l'homme sur les choses. C'est nous qui constituons le danger dont nous sommes actuellement cernés et contre lequel nous devons désormais lutter. Il s'agit là de quelque chose de radicalement nouveau : aucune des obligations que nous connaissons n'est jamais née d'une impulsion salvatrice commune.

Hans JONAS